

Emile DEUTSCH DE LA MEURTHE

par Stéphane GOLDET, musicologue, descendante de la 4^{ème} génération

La cause était juste et belle et l'est toujours : accueillir, dans les meilleures conditions de confort possibles, les étudiants étrangers, ainsi que ceux des étudiants français dont les familles ne pouvaient assurer le logis. Au début des années 1920, la notion de "dialogue entre les peuples" était, après le traumatisme de la première guerre mondiale, un désir intense de l'ensemble du corps social de toutes les nations européennes. Chacun le sait : les rencontres qu'on fait dans sa jeunesse ont des répercussions qui peuvent engager la vie durant. Dès lors, proposer à la jeunesse "de toutes les nations" le côtoiement quotidien, l'échange, le partage, dans des conditions de confort inusuelles à l'époque (la chambre individuelle !) ne pouvait que susciter l'adhésion générale. De surcroît, voilà qui contribuerait de manière ô combien pacifique au rayonnement de la France. Emile Deutsch partageait, avec Paul Appel et André Honorat, cette conviction profonde que l'éducation sans frontières, l'ouverture, et les échanges entre jeunes de pays différents étaient l'un des plus sûrs moyens d'éviter une nouvelle boucherie. Alors, si la cité universitaire de Paris apparaît, à ce moment-là, comme l'expression d'une volonté collective, le mérite initial de sa fondation dans la pierre revient, sans aucun doute, à la détermination (et aux moyens) d'Emile Deutsch de la Meurthe. Pourquoi une telle obstination, pourquoi une telle ardeur chez un septuagénaire ayant fait fortune dans un tout autre domaine (l'industrie du pétrole) qui n'avait que quatre filles à une époque où les filles ne faisaient pas d'études et que rien de particulier, jusque là, n'avait rapproché du monde universitaire ?

Emile Deutsch ("de la Meurthe" est une idée d'Henry, en fait officialisée en 1950, bien après la disparition des frères Deutsch) était un des fils d'Alexandre Deutsch, arrivé orphelin de sa Moselle natale, à Paris en 1829, sans un sou en poche, et qui avait eu par flair personnel, le sens de l'avenir du pétrole. Il en avait lui-même, 52 rue de Flandres à Paris, puis à Pantin où il avait transféré sa modeste usine de raffinage d'"huiles lampantes", inventé les premières modalités de raffinage, créant les bases d'une fortune non négligeable. Devenu "A. Deutsch et fils" son "établissement" était rapidement devenu considérable. Dès la fin des années 1870, ses deux fils, Emile et Henry, auxquels lui qui n'en avait fait aucune il avait pu payer de solides études, furent ainsi à même de faire prospérer l'affaire familiale.

Ayant épousé Louise Halphen, comme lui d'origine juive (mais issue d'un milieu aisé), Emile Deutsch mena, à partir des années 1880/90, la vie typique du grand bourgeois d'origine israélite, comme on le disait alors. Par fidélité à "la religion de ses pères" où le "riche" est naturellement, depuis toujours, considéré comme un bienfaiteur de la communauté puisque, son "offrande au temple" sera toujours à la mesure de sa fortune il avait accepté le poste de vice-président du consistoire (l'institution fondée par Napoléon pour administrer le culte en France). Emile était en outre membre du comité central de l'Alliance Israélite universelle, et l'un des fondateurs de la synagogue de l'Union Libérale (rue Copernic à Paris) synagogue qu'il ne fréquentait lui-même guère plus que pour les fêtes. Nul doute que s'il avait eu des fils, ceux-ci eussent fait des études laïques : l'idéal d'Emile et d'Henry Deutsch était bien l'assimilation. Survint l'affaire Dreyfus (1897). Avec grande intelligence, les frères Deutsch renforcèrent leur gestes philanthropiques, tant à l'égard de différentes institutions juives (notamment à l'étranger), qu'à l'égard de plusieurs institutions de bienfaisance qui, elles, n'avaient précisément rien de juif (orphelinats de guerre, habitations pour les "classes défavorisées", etc). Rien ne pouvait, avec plus de force, affirmer leur foi indéfectible dans la République française. Ainsi, au lendemain de la première guerre, Emile s'opposa avec la dernière énergie à l'élévation d'un "monument aux morts israélites" dans la synagogue de la rue des Victoires. Les Juifs étaient des Français comme les autres ; il n'y avait aucune raison de les distinguer dans les victimes du conflit.

Dès lors, dans la pierre, la cité universitaire, sans aucun doute le plus durable de ses gestes de philanthropie laïque, apparaît bien comme le magnifique couronnement d'une exemplaire trajectoire d'assimilation. On risquera ici une double hypothèse toute personnelle : côté privé, les frères Deutsch n'ayant eu "que" huit filles, leur nom était voué à disparaître avec eux. Grâce à la pierre de la cité universitaire, ce nom demeurerait. Côté public, la cité nous semble aussi l'expression d'un noble geste de gratitude à l'égard d'un pays qui aura permis un accomplissement personnel que beaucoup devaient envier. Voilà qui confère, aujourd'hui encore, à la cité universitaire, une âme particulière, qui est son bien propre, sans doute pour toujours inaliénable.